

Là où fuit le monde en lumière de Rose Eliceiry

Hugo Beauchemin-Lachapelle

Numéro 264, printemps 2018

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/89620ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (imprimé)

1923-3213 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Beauchemin-Lachapelle, H. (2018). Compte rendu de [*Là où fuit le monde en lumière* de Rose Eliceiry]. *Spirale*, (264), 65–66.

Survivre à la chute

Par Hugo Beauchemin-Lachapelle

LÀ OÙ FUT LE MONDE EN LUMIÈRE

de Rose Eliceiry

Les Éditions de l'Écrou, 2017, 57 p.



Là où fut le monde en lumière est le deuxième recueil que Rose Eliceiry publie aux éditions de l'Écrou. D'entrée de jeu, le sentiment de la perte y transparait à travers l'incapacité de retenir à la fois le monde et sa « lumière », c'est-à-dire tout ce qui renvoie à sa positivité, à sa beauté, à sa douceur, à sa tendresse. Toutes ces qualités rendent le monde supportable, vivable, hospitalier. L'ensemble des poèmes du recueil de l'auteure d'*Hommes et chiens confondus* (2011) dresse un état des lieux où la poète constate la disparition de ce « monde en lumière »

et s'efforce de nommer ce qui reste parmi « *les fêtes technicolor et les rêves de pauvre* » : « [...] *l'époque a creusé son sillage dans ce qu'on croyait immortel / nous sommes la chute d'une étoile / avons été le feu qui décorait le ciel / parfois la cendre répandue dans les larmes / ta pénurie contre la mienne / on se rejoint si peu [...]* ».

Le recueil est traversé par la désillusion qui ouvre le texte cité : l'immortalité s'amenuise en dépit des espoirs dont elle se faisait le creuset. En effet, ce qui est immortel appelle la confiance, puisque ce qui est désigné par cet adjectif est à proprement parler permanent, immuable. Autrement dit, *Là où fut le monde en lumière* met en scène un monde dont les repères s'effritent, ce qui engendre le désarroi. La poète est réduite à « *dénombrer[r] des vertiges* », à « *recenser[r] les ombres* ». Maintenant, il faut composer avec « *le poids du vide sur nos tempes* ». La vie sous le signe du manque devient survie, car un monde dénué de toute transcendance n'offre plus que ce dénuement à dire. La chute est complète : l'identité elle-même s'abolit dans des signes dérisoires dont on peine désormais à dire le sens : « [...] *on oublie les odeurs qui coloraient le vide / et on reste comme des chiens à veiller sur l'absence / un os dans la gueule / une croix sur le cœur pour se rappeler d'où on vient [...]* ».

Le choix du pronom « on » qui domine l'ensemble du recueil renvoie à un ensemble d'individus qui semblent subir cet état du vivre-ensemble dont personne ne semble en mesure de revendiquer la responsabilité. Le « on » utilisé par Eliceiry sourd d'un « nous » qui refuse son nom, une communauté négative qui se rassemble dans la reconnaissance de ce qui la désassemble. Le fait que ce pronom cohabite parfois avec le « nous » dans certains textes met en évidence les deux communautés en jeu dans le recueil : celle du « nous », à laquelle la poète reconnaît son appartenance, plus petite, plus personnelle, composée vraisemblablement de la poète et de son amoureux ; et celle du « on », globale, générale, impersonnelle, celle de la société de masse, de la foule, de tous ces êtres anonymes qui partagent à leur insu l'aliénation que décrit Eliceiry.

Est-il réellement étonnant que surgissent au cours de la lecture les signes d'un passé qu'il n'est plus possible de refouler ? La mémoire elle-même est mise à mal dans *Là où fut le monde en lumière*. L'histoire est désormais « brisée », incohérente : lorsqu'on reconnaît faire partie d'« *une race sans figure* », il ne nous reste plus qu'un héritage : « *la fuite du monde* ». « *[N]ous avons rattrapé le silence des ancêtres* », admet Eliceiry. La poète brosse ainsi le tableau d'une nouvelle

survivance qui canalise l'imaginaire de l'ancienne, la canadienne-française, celle marquée par le culte des ancêtres et la préservation de la foi catholique. En dépit des nettes différences qui marquent les deux époques, elle reconnaît en elles une incapacité commune à s'approprier le réel.

Une grande fatigue

Là où fuit le monde en lumière excelle à creuser les plaies contemporaines, mais il révèle du même souffle les failles du rapport au monde qu'il exploite. La poète est essentiellement passive, spectatrice : le délabrement qu'elle décrit est adossé à un aveu d'impuissance. La révolte est réduite au souvenir ou au fantasme. La poète constate que, dans « *le muscle usé de la ville* », tous ont abandonné la lutte, elle la première, en dépit de ce rêve de « *mettre le feu au viaduc, [de] le voir cramer comme un soleil* ». Ce que je ressens à la lecture du livre, c'est une démission, une démission causée par un immense épuisement. La raison de cet épuisement n'est jamais tout à fait claire : il semble consubstantiel à l'époque, marquée par ce que Mathieu Bélisle appelle, dans son essai *Bienvenue au pays de la vie ordinaire* (2017), « *la pensée du terminus* », qu'il définit ainsi : « *Les impératifs de la production et de la reproduction sont si puissants, le pouvoir des gestionnaires de la culture et du savoir est devenu si grand, avec leur irrépressible besoin de quadriller le réel et d'assigner à chacun sa place et sa fonction, qu'il vaut mieux ne pas s'interroger ouvertement sur les finalités des œuvres et des projets, éviter de formuler des idéaux en fonction desquels il s'agirait de penser ou de créer, ne rien bousculer.* » Cette nouvelle fatigue culturelle, si on peut l'appeler ainsi, s'incarne notamment dans la répétition de motifs, voire de vers entiers, par exemple l'ange, la ruelle, l'étoile, qui figure l'inlassable retour du même, illustrant l'appauvrissement d'un imaginaire qui, sans voie de sortie ou de renou-

vement, menace de s'essouffler jusqu'au silence. *A fortiori*, les thèmes de la chute et de la régression sont omniprésents dans *Là où fuit le monde en lumière*. « *J'ai fait l'inventaire de la faim / il m'en reste pour mille ans à observer le monde tomber / dans mes mains agrandies comme des réceptacles* », écrit Eliceiry en faisant écho à Baudelaire, pour avouer plus loin dans le recueil : « *[...] nous sommes la chute d'une étoile / nous le savons [...]* ». L'impuissance dans laquelle est plongée la poète la contraint à l'immobilité. Celle-ci s'observe clairement lorsque Eliceiry oppose la ville à la nature. Alors que la ville contraint à vivre « *parmi les débris des oiseaux encastrés dans décembre / prisonniers des boulevards* », la nature est considérée comme un espace de liberté et de vitalité : « *[...] j'aurais voulu un peu de temps pour connaître les oiseaux / leurs rêves, leurs trajectoires / goûter la lumière entre les branches / comme on fait l'équation des jours / dans le syndrome des villes [...]* ».

De ce point de vue, la nature entretient un fantasme de régénération parce qu'elle est mythique, envisagée comme un décalque positif de ce qu'on devine être l'environnement quotidien de la poète. Dans l'extrait cité, le regret visible dans l'utilisation du conditionnel figure l'écrasement de la poète, qui ne peut même pas faire ce qu'elle aurait voulu faire, ce qui augmente d'autant plus son découragement.

Les refuges

Pour contrer « *l'âcre délectation de mourir au pluriel* », Eliceiry fait intervenir à plusieurs reprises l'être aimé, qu'elle érige en témoin de la déliquescence qui multiplie ses symptômes sous son regard désabusé. « *Entends-tu la nuit s'abreuver à nos yeux ?* », lui demande-t-elle dès la première page du recueil, comme pour s'assurer du bien-fondé de son désarroi. Sa présence, lumière dans la nuit, appui dans le vide, permet de

lever momentanément le brouillard de la dépersonnalisation, et offre à plusieurs reprises un havre où vivre semble encore possible : « *[...] j'écris pourtant le ciel dans chacune des caresses / un message codé sur la peau de ton corps / qui vieillit dans mes bras [...]* ». C'est peut-être justement parce que l'amour est un moment où la poète se sent vivre, où le désir anime en elle une pulsion de vie qui efface la laideur de ce monde qui la cerne : « *[...] mes doigts dans tes cheveux / mon haleine dans ton coat / ça fait des passerelles d'anges / quand il n'y a plus rien à dire.* » Le recueil s'ouvre et se ferme d'ailleurs sur une adresse directe à cet être aimé, conférant au livre une tonalité intime qui confine au murmure. Ce déplacement de la poésie dans un espace privé, voire secret, souligne la fragilité de cette parole, mais aussi son authenticité. Son existence même, dans ces circonstances, constitue une espèce de victoire sur un monde qui fait tout pour la réduire au silence. De plus, vers la fin de *Là où fuit le monde en lumière*, Eliceiry cherche à articuler les raisons qui la poussent à écrire, à continuer de témoigner : « *Je crois aux fourrures du cœur / À la mémoire des roches, à la langue des arbres / je ne crois plus en dieu, j'ai beaucoup trop d'espoir [...]* ». Ce court inventaire dessine les contours d'une foi enracinée dans le vivant et dans la culture qui lui confère une existence. À la fin de ce même poème, d'ailleurs, l'auteure écrit : « *[...] j'étais toujours la première à dire que je m'en vais / toujours la dernière à partir / le cœur traînant au bout d'une laisse [...]* ». Autrement dit, ce qui demeure, quand les paroles s'envolent et que les gestes tournent à vide, c'est cette indéfectible humanité, ce « cœur » qui nous suit partout et qui cherche aveuglément une raison de battre, ne serait-ce que son battement lui-même. En somme, *Là où fuit le monde en lumière* fait du poème un lieu de préservation du vivant et de la parole qu'il faut tenir contre « *la nuit qui lèche nos fenêtres* ». ■